

Journal de bord de Laurence Dreyfus, «art advisor» au temps du coronavirus

DÉCRYPTAGE - Ses studios qui tournaient comme des usines, ses artistes, ses collectionneurs... La crise sanitaire a stoppé net l'art contemporain dans sa course. Celui de cette passionnée basée entre Genève et Paris aussi qui rêve aujourd'hui d'un nouveau monde.

Par **Valérie Duponchelle**

Publié il y a 10 min, mis à jour il y a 10 min



L'artiste sud-africain Robin Rhode dessine sur le mur un dessin évolutif, puis danse devant dans ce qui devient une image en stop motrion. Ici, «Nigerian Sands», 2018, C-prints, 185,8 x 305,4 cm, et «Mandala', 2018, C-prints, 122 x 305 cm. Vue de l'exposition "The Broken Wall", galerie Kamel Mennour (28 avenue Matignon, Paris 8e 2019 © Robin Rhode

Photo. archives Kamel Mennour Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/London *Robin Rhode Courtesy galerie Kamel Mennour, Paris, London*

Nouveauté abonnés



Les lettres des journalistes

Découvrez nos nouvelles lettres thématiques
rédigées par vos journalistes

CHOISIR MES LETTRES

Art Advisor? C'est être messagère entre le monde intime, rêvé, échevelé, utopique, parfois fantasque, des artistes et celui, posé, aiguisé, investi, souvent plus conventionnel et matériel, sévère et concret des collectionneurs. Basée entre Paris et Genève, [Laurence Dreyfus](#), est experte agréée auprès de la Chambre Européenne des experts conseils en œuvres d'art (CECOA). Petite boule d'énergie, cette Parisienne est d'ordinaire toujours entre deux avions, deux studios à visiter, deux expériences à vivre au bout du monde, deux rencontres qui font bouillir le sang, deux conversations au long cours sur une utopie qui va devenir une oeuvre. Elle a mis l'art en «Chambres à part» quatorze fois depuis 2006, pendant la Fiac dans des lieux singuliers à Paris.

Pour *Le Figaro*, cette «art advisor» particulière nous dévoile son journal de de confinement et les leçons fondamentales qu'elle tire de cette crise sanitaire. Ce que les artistes en retirent aussi, depuis leurs ateliers fermés où ils travaillent seuls, face à leurs tables et à leurs écrans. C'est une réflexion au jour le jour sur le monde de l'art de demain, celui qui se dégagera d'un arrêt sur images et qui veut donner un sens à l'avenir. Le voici.

- **Le lien amical comme vecteur essentiel avec l'artiste**



Laurence Dreyfus, silhouette familière du monde de l'art contemporain, de ses foires, de ses ateliers, de ses résidences d'artiste. Et de ses opérations pointues de collectionneurs comme l'Espace Muraille, lieu paisible imaginé par Caroline et Éric Freymond, à Genève. Photo Stéphane de Bourgies

Courtesy Laurence Dreyfus LDAC *Stéphane de Bourgies*

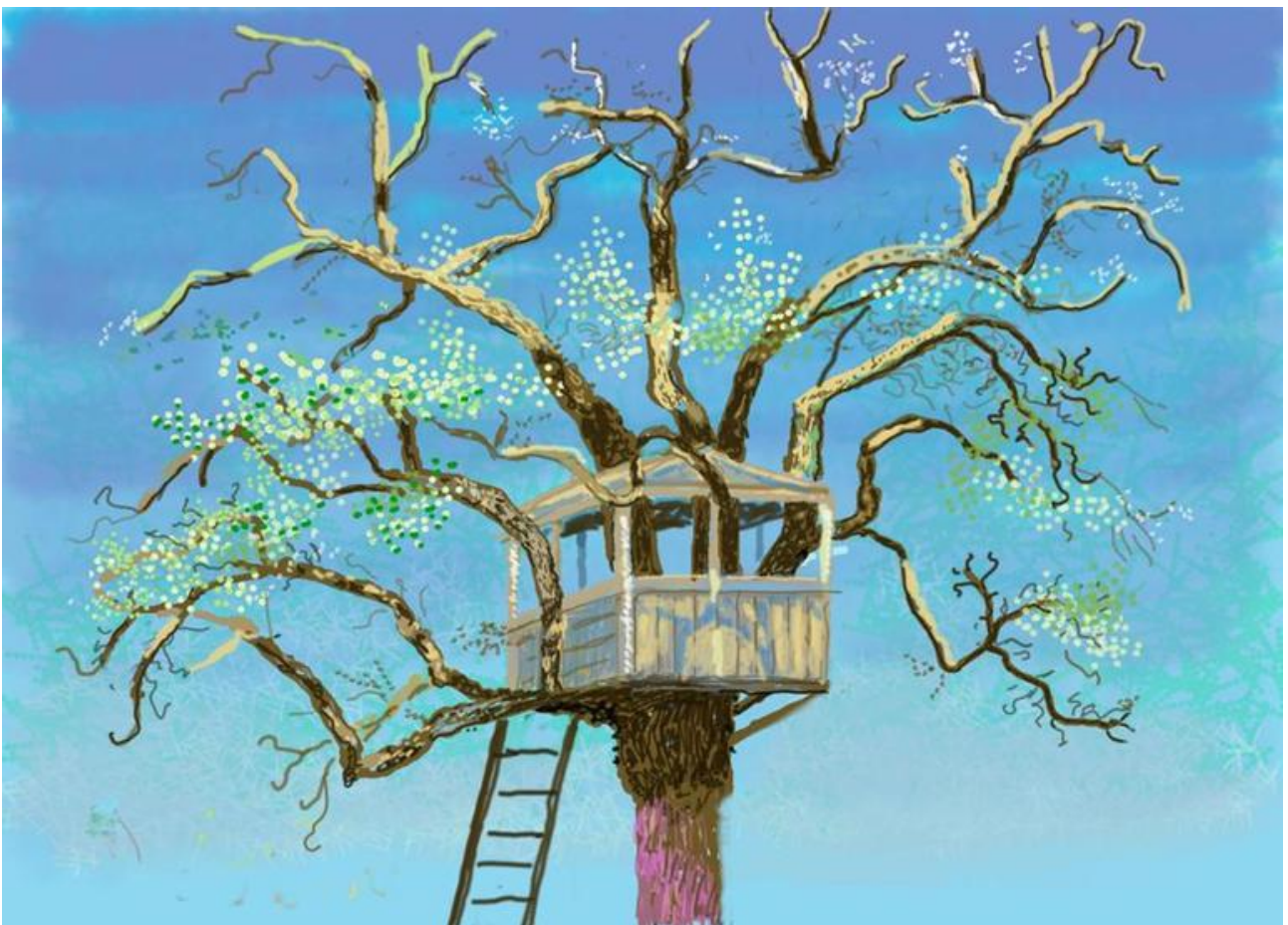
Trois heures avant de prendre l'avion pour le Chili avec une amie collectionneuse new-yorkaise, mon voyage est reporté, mes rêves interrompus. Exit, pour 2020, la découverte cosmique dans le dessert d'Acatama, exit Valparaiso, exit Santiago de Chili. Exit la dégustation des vins chiliens. Exit la visite des ateliers d'artistes chiliens.

Globe-trotteur que je suis, on me prive de la liberté de circuler, je comprends que quelque chose d'anxiogène se profile.

Je rentre avec ma valise cabine chez moi et m'effondre dans un profond sommeil. Je ne comprends pas s'il s'agit de la déception de l'annulation du voyage, le contrecoup lié au rythme effréné du dernier trimestre 2019 ou bien si je suis terrassée par le soupçon Covid. Je réalise que la France entre en confinement au moment où je pouvais enfin pointer mon bout du nez dehors, mais ce n'est plus possible. Le réveil est brutal.

Premier réflexe, prendre des nouvelles de ma famille et de mes amis.

● **L'artiste face à un double confinement**



Quand le peintre anglais, David Hockney, lance son appel du printemps par une lettre ouverte à son amie et compatriote Ruth Mackenzie, directeur du Théâtre du Châtelet, cela donne des tableaux vert printemps sur iPad. David

Hockney «No. 125» 19th March 2020, iPad drawing © David Hockney *David Hockney*

La pulsion du monde qui s'est brusquement arrêtée, laisse les artistes sans voix, en sidération, sauf certains à contre courant qui réagissent avec leurs mots, dans un esprit libre, dont la parole retentit: comme Damien Hirst, Jean Michel Othoniel, David Hockney et Yayoi Kusama. Leur parole prend encore plus de sens aujourd'hui. Chez les artistes, le rapport au confinement est de toute façon omniprésent: à l'image d'une poupée russe, il est le confinement du confinement, car les artistes sont toujours seuls face à eux même dans leur création.



Fei Huang Yong Ping, l'artiste chinois établi en France en 1989 au moment de Tian'An Men, et qui a signé le dernier «Monumenta» avec son immense serpent d'acier, sous la verrière du Grand Palais en 2016. Il est mort brutalement, à 65 ans, en octobre dernier pendant la 46e Fiac. Dès novembre 2019, la Power Station de, centre d'art contemporain de Shanghai, lui rendait hommage. *Jean-Christophe MARMARA/Le Figaro*

J'envoie un mail à Ghada Amer, artiste égyptienne qui faisait partie dans les années 2000, d'une bande d'artistes exilés que je fréquentais, composée des artistes chinois Yan Pei Ming, Huang Yong Ping, du Coréen Koo Jeong A, et du Brésilien Tunga, rejoints par quelques français comme Marie Ange Guillemot, Fabrice Hyber. À cette époque, Paris regorgeait d'artistes exilés. Nous étions en début de carrière et nous étions tous animés par les mêmes utopies: l'idée de mobilité.

À Berlin, le même souffle de liberté inspirait les débuts des artistes aujourd'hui stars Douglas Gordon, Olafur Eliasson ou de Rirkrit Tiravanija, des figures muséales comme l'Allemand de New York et Los Angeles, Klaus Biesenbach (*ce fondateur du KW à Berlin et de la Biennale de Berlin est directeur du Museum of Contemporary Art, Los Angeles (MOCA), ex directeur du MoMA PS1 et ex Chief Curator at Large du Museum of Modern Art, le MoMA de New York, ndlr*). Le marché de l'art n'avait pas encore vampirisé les artistes.

Leur réflexion permettait de concevoir des œuvres uniques. Leur création ne répondait pas à une demande et ne se pliait aux exigences du système de distribution des galeries multinationales. Nous étions encore loin du monde et de ce monstre boulimique d'aujourd'hui, de cette planète des happy few cosmopolites en quête de produits de luxe à coup de surenchères perpétuelles. Le supermarché de l'art n'avait pas encore trouvé son rythme de distribution.

Prendre un avion restait un privilège. Aller à New York était encore une expédition sacrée.

Changement brutal de décor avec ce confinement qui renferme les frontières et la porte de nos maisons. Ghada Amer est désormais au loin, dans cet hyper-espace qui nous relie et nous isole à la fois.



Artiste égyptienne de New York où elle s'est installée au milieu des années 1990, Ghada Amer est venue enfant vivre en France à l'âge de 11 ans. Elle y a suivi une formation artistique à la Villa Arson de Nice et à l'Institut des Hautes Etudes en Arts Plastiques à Paris. Sa pratique débute par le dessin et le collage, puis, au milieu des années 80, elle choisit la couture et le travail textile. Ses tableaux, s'ils contiennent parfois un fond de toile peinte, sont avant tout des ouvrages patiemment brodés. Le CCOD de Tours lui a consacré une vaste exposition, «

Cactus Painting», en 2018. *Ghada Amer Courtesy Laurence Dreyfus,, LDAC*
Ghada Amer me répond, calmement, depuis New York. «*Je travaille, depuis toujours, seule. Mes assistants? Ce n'est que pour la broderie de mes tableaux. Une assistante vient de temps en temps m'aider pour tendre des toiles et dessiner les figures avant de broder. J'ai toujours préféré être seule à l'atelier. En ce moment, je travaille plutôt dans un lieu de stockage, j'attends la fin des travaux de mon atelier qui se sont arrêtés à cause du Covid 19. Il ne me reste plus que 25 m2. C'est au dernier étage de mon townhouse à Harlem*».

Le confinement lui pèse-t-il? *«Le plus gros changement est de ne plus voir physiquement les gens que l'on connaît. Ne pas célébrer des choses, ni se retrouver en famille ni entre amis! Et si la crise continue encore quatre mois... Je peux tenir quatre mois, c'est tout!»* La première chose qu'elle fera après le confinement? *«Inviter des amis à un dîner chez moi. Mais je ressens aussi, dans cette période, un grand sentiment de soulagement, de paix et de liberté qui est très agréable... Quand le sentiment d'horreur ne vient pas le gâcher.»*

- **«Je sais que je ne sais rien»**



Entièrement vêtu et masqué de noir, l'artiste sud-africain Robin Rhode efface la couleur de la peau dans sa performance et met la question raciale au coeur du débat. Robin Rhode qui était des finalistes du dernier Prix Pictet à Londres, réalise sa performance, 20 janvier 2017. Vue de l'exposition «Force of Circumstance», Kamel Mennour (6 rue du Pont de Lodi, Paris), 2017 © Robin Rhode Photo. archives Kamel mennour Courtesy the artist and Kamel Mennour, Paris/London *Robin Rhode Courtesy Galerie Kamel Mennour Paris /London*

Vouloir savoir de quoi sera fait le futur est anxiogène. La maxime de Socrate - «*Je sais que je ne sais rien*» - atteste de l'humilité et de la modestie que nous devons adopter face à cette menace invisible. Le rôle de l'art est d'essayer d'entrevoir ce futur sans avoir la prétention de le définir. Cela rejoint parfaitement les propos de Jean-Luc Godard que me rappelait une amie collectionneuse: «*Que veux l'art? Tout. Que peut l'art? Rien. Que fait l'art? Quelque chose.*»

J'appelle mon cher Robin Rhode en Facetime, artiste sud-africain lui aussi confiné, dans son immense atelier Berlinois (800 m² d'espace de travail, avec des espaces de stockage et autres sous-sols d'un total de 1 200 m²), situé à Reinickendorf, au nord-ouest de la ville. «*Heureusement, j'ai réduit l'échelle de mon studio bien avant la crise et je n'ai donc pas de revers majeurs à subir en ce qui concerne mes exigences de travail, me répond-il. Je suis à l'aise pour continuer à très petite échelle ma production, mais toujours à grande échelle dans les idées et mes rêves. Je suis seul à imaginer les possibilités de mes œuvres. Une pandémie ne peut pas capturer nos rêves et nos fantasmes*».

Contrairement à une guerre classique, à l'apartheid qu'il a connu, cette guerre biologique l'inspire-t-elle? «*Cela pourrait m'inspirer une nouvelle iconographie visuelle, mais de manière inconsciente. Nous avons tendance à donner un sens aux expériences vécues dans le futur plutôt que dans le présent. Alors, peut-être qu'avec le temps, je pourrai articuler cette guerre biologique dans un vocabulaire visuel. Pour l'instant, c'est trop immédiat, trop proche et trop tôt pour que je puisse comprendre clairement l'impact. Nous sommes seulement dans la phase immédiate de compréhension.*»

- **Cure de jouvence**

D'avis unanime, un hard-reset était nécessaire, les disques durs du monde de l'art étaient saturés. Allons-nous inonder le cloud? La nouvelle génération d'artistes sera-t-elle numérique? Sommes-nous prêts à collectionner l'édition illimitée? La réalité virtuelle se laissera-t-elle collectionner? Le casque virtuel s'imposera-t-il parmi les réflexes de collectionneur? Les premiers à se démarquer parmi cette génération d'artistes post-internet ont déjà pris place, œuvrant pour certains dans le «Dark Web» (Neil Beloufa, Jon Rafman, Louis Amar, Oliver Laric, Kaws, Anicka Yi). Une nouvelle génération fait sa place. Soudain, nous entrons vraiment dans le XXI^e siècle. De plein fouet, nous prenons tous un coup de vieux, qui, paradoxalement, va nous rajeunir. À nous de prendre le train des nouvelles technologies en marche tant dans les nouveaux modes de présentation des expositions que dans les galeries et les ateliers d'artistes. Il s'agit de voir plus loin.

Cette rupture oblige les anciens systèmes de distribution de l'art à se réinventer. À chaque crise, émerge une création pure, éclosent de nouvelles esthétiques. J'ai hâte de voir apparaître ce nouveau monde et d'être là au premier rang pour observer avec mon télescope les nouvelles étoiles briller. C'est très excitant!

● **L'optimisme face à la dystopie**

L'objet d'art était devenu un produit de luxe qui répond à l'offre et la demande d'un marché gargantuesque. Cette boulimie est soudain menacée par la réduction de tous les événements qui étaient programmés ces prochains mois. Les vrais artistes calmeront leur rythme de production sérielle pour se concentrer sur leur substantifique moëlle. La rareté, terme essentiel en histoire de l'art, réapparaîtra. Chaque mouvement artistique est provoqué par une rupture. Rupture épistémologique, rupture de pensée,

rupture de forme. Ce que nous traversons est un moment historique et nous espérons des (bonnes) surprises.



L'artiste argentin Tomas Saraceno vit et travaille à Berlin. Le Palais de Tokyo a accueilli à l'hiver 2018-2019 son exposition «ON AIR» qui se présentait «*comme un écosystème en mouvement, accueillant une chorégraphie à plusieurs voix entre humains et non-humains, où les oeuvres révèlent les rythmes et trajectoires communs, fragiles, et éphémères qui unissent ces mondes*». Paris redécouvrait l'infiniment petit et l'infiniment grand à travers le monde tissé de ses araignées. © *Photography by Studio Tomás Saraceno2019*

Je suis convaincue, par exemple, du potentiel intact de l'artiste visionnaire Tomas Saraceno. Il est comme un artiste minimal des années 70. À la fois savant fou, inventeur, utopiste. C'est un sculpteur d'air. Son esthétique est au service d'une pensée. Ses œuvres et mobiles suspendus flottent déjà avec légèreté dans les salons des collectionneurs.

À l'heure où le baril de pétrole chute, Tomas Saraceno s'envole sans énergies fossiles, sans hélium, sans lithium,

sans kérosène ni gaz propane. Après vingt ans d'expérience, il signe six records du monde le 28 janvier 2020 avec son projet *Aerocène*. Il a parcouru 600 km grâce à sa sculpture gonflable qui place l'homme dans l'atmosphère. Pari réussi notamment grâce au sponsoring du groupe pop coréen BTS.

Tomás Saraceno a un énorme atelier en deux bâtiments sur cinq niveaux au sud-est de Berlin, à 20 minutes de l'aéroport de Schönefeld. Un ancien bâtiment industriel de 5 000 m² où il a créé le plus grand vivier d'araignées du monde - elles sont nourries et maintenues à température tropicale dans la pénombre. Nous sommes à l'antithèse de l'atelier aseptisé. Ça grouille dans tous les sens, à peu près 80 personnes y travaillent ou plutôt y travaillaient avant la crise sanitaire. Il y a des assistants qui tissent des fils, d'autres soudent des structures à l'image de l'industrie allemande. Un peu plus loin, il y a des maquettistes, des chercheurs, des webmasters et monteurs de film qui s'attellent à des conceptions visuelles. Un espace est dédié aux très grandes réalisations de commandes publiques (type Palais de Tokyo). Les murs sont un peu décrépis, des œuvres en suspensions, un vrai studio d'expérimentation. Son concept du «slow power» dépassera-t-il le seuil de l'utopie? *«Mon travail veut contribuer à un certain équilibre entre le monde des humains, des invertébrés et celui des institutions au sens large, répond-il depuis Berlin. Ce que je veux exprimer dans mes œuvres est lié au vivant en général, à cet écosystème dans lequel les humains sont insérés. Ce n'est pas juste un travail qui se revendique d'un militantisme écologique. Tout le monde n'est pas concerné pareillement par ce besoin de changement. Certains l'ont anticipé. Par exemple, ceux qui travaillent, en ce moment même, dans le nord de l'Argentine, avec les tribus indigènes*

pour réapprendre à vivre sans énergie fossile: ils sont déjà engagés pour faire face aux problèmes de notre société contemporaine de consommation. Nous devons être très prudents lorsque nous parlons de la façon dont cette crise va nous aider à changer.»

Comment s'est adaptée à cette crise sanitaire, la vie de son atelier? La très grande majorité est aujourd'hui en télétravail. *« Tout est toujours une question d'interconnexion sociale. Mon travail est lié au bien-être des araignées. Les araignées vivent sur cette Terre depuis plus de 350 millions d'années, alors que les humains ne vivent sur cette planète que depuis 200 000 ans. Leur mode de vie est une vraie inspiration pour notre propre développement. Dans la recherche scientifique, en étudiant les capacités de l'araignée à adapter son habitat à l'environnement. Mais aussi dans leur capacité à s'échanger entre elles des informations sur leurs environnements inconstants pour permettre à toutes de s'adapter naturellement et efficacement.»*

Ce grand dévoreur de livres scientifiques poursuit sa thèse. *« Il nous faut trouver un bon équilibre de connexion. À l'image de la toile d'araignée qui contient des myriades de nœuds: ils réunissent tout ce qui semblent être déconnectés. Sur ce réseau, il existera toujours une façon de connecter les choses entre elles. De la même façon, tous les éléments qui nous entourent sont connectés à un système bien plus complexe que nous le pensons. Nous devons mesurer l'importance de notre réseau pour comprendre combien nous dépendons les uns des autres. Le monde n'a pas encore compris combien nous dépendons de toutes les énergies de cette planète.»*

● *« Qu'est-ce que j peux faire? j'sais pas quoi faire!»*

L'art échappe à la logique commune, d'où ma seconde citation admirative de Jean-Luc Godard (Anna Karina sur la plage de *Pierrot le fou*, 1965) . Retrouvera-t-il la notion antérieure de «fine art», soit quantité moindre, qualité plus contrôlée? Moins d'art de décoration et de produits de luxe propres à la surconsommation? Plus un art de l'idée, du concept et de l'engagement politique, écologique et sociétal?

Le système des galeries résistera-t-il à cette année sans le traditionnel rendez-vous international en juin d'ArtBasel, LA foire de Bâle qui sera peut-être repoussée à l'automne, mais avec une capacité d'accueil réduite de mille visiteurs maximum dans l'espace? Amputées de leur audience internationale, privées de foires, les galeries devront se repenser pour dépasser cette crise. Sommes-nous en train de vivre une rupture entre le système de distribution actuel des galeries et un nouveau système davantage tourné vers le management des artistes?

Facteur clé, la confiance. Elle doit revenir pour que revive souplement le marché, pour que les collectionneurs, les grands comme les amateurs, reviennent à bon escient dans la course. Attention au capitalisme des vautours! Certains prédateurs attendent déjà, avec impatience, d'obtenir des œuvres à moins 30% voire moins 40% de leurs cotes. Le défi du conseiller est de défendre la valeur intrinsèque des artistes, pas seulement leur poids économique en temps de déroute. Et c'est bien tout l'enjeu du marché de l'art en période de crise. Nous devons lutter pour que les dévaluations d'œuvres et d'artistes ne soient ni injustes ni trop violentes. À long terme, l'art -bien choisi- sera toujours une valeur refuge.

Aujourd'hui, nous sommes surinformés. Le flux d'information permet aux artistes de se forger une puissante

vitrine. Mais, rapidement, nous nous perdons dans les flots infinis de cet océan virtuel qu'est internet. La dénicheuse de talents que je suis reprend son chemin et son bâton de pèlerin. Laissant derrière elle la vision entendue du XXème siècle pour se tourner vers de nouveaux horizons. Sans a priori esthétique, je pars à la recherche des artistes à contre-courant, des artistes engagés pour des causes communes, des artistes qui sauront réduire leur diffusion sans perdre leur qualité.

Le 23 mai, j'enfourcherai mon vélo électrique, pour avoir le bonheur de traverser Paris et assister à la première section de «Restons-Unis», projet collectif de galeries parisiennes initié par le génial Emmanuel Perrotin jusqu'au 14 août. Je rêve de visiter même un petit musée. je foncerai dès qu'ils seront ouverts. En attendant, je me promènerai villa Mallet Stevens et du côté de la Fondation Le Corbusier.

La rédaction vous conseille

-

[Découvrez l'auto-interview de Damien Hirst sur Instagram](#)

-

[Damien Hirst: «Je suis un autre homme»](#)

-

[Lettre ouverte de David Hockney à la France: «J'ai 83 ans, je vais mourir...»](#)

-

[Contre le Covid-19, l'artiste Yayoi Kusama envoie son message «Peace and Love» au monde entier](#)